LE NUMERO 5 CENTIMES

L'Egalité

LE NUMERO 5 CENTIMES

SIXIEME ANNEE. — N° 183

DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Socialiste Quotidien

LUNDI 2 JUILLET 1900

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes.	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements.	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX
et dans toutes les agences de publicité

VERS LA SINCÉRITÉ

Etant l'un des signataires du manifeste des 21 députés socialistes, je crois nécessaire d'appuyer d'un commentaire ce texte qui est à la fois un cri d'indignation et un appel à la justice.

Pour ma part, je ne me reconnais pas le droit de faire le stoïcien. Parce que je ne suis pas seul tout simplement. Je me suis voué à la propagande de l'idée socialiste. Or, il ne suffit point que j'aie foi en la valeur des idées que j'affirme, il faut encore que ceux à qui je m'adresse aient foi en moi, ne doutent pas de ma valeur morale. Tant vaut l'homme, en démocratie, tant valent les principes dont il se réclame.

Je n'ai pas besoin de revenir sur les incidents de cette pénible journée parlementaire, ni d'éclairer les explications que nous avons données sur notre attitude. Je ne prétends pas non plus juger le comité général du parti socialiste. Il me semble que je ferai tache plus utile et plus conforme à mes habitudes d'esprit, en essayant d'examiner de sang-froid la manière dont certains entendent et pratiquent la politique.

Tout d'abord, je pose en principe que la sincérité en politique est interdite aux conservateurs et qu'elle est la loi même des démocrates. Qu'est-ce en effet qu'un conservateur ? Un homme qui ne croit pas au progrès humain. C'est dans le passé qu'il place la perfection et non dans l'avenir.

Tant que les foules sont demeurées dans l'obéissance, ont été soumises à la tradition et que l'esprit de progrès ne se manifestait que par des révoltes individuelles, les choses ont été au mieux pour les hommes d'Etat. La force leur suffisait pour assurer la conservation du régime politique et social institué.

Pourtant ils n'étaient pas seuls maîtres dans l'univers. Ou, pour mieux expliquer plus clairement, les hommes d'Etat d'un pays avaient pour rivaux et pour concurrents les hommes d'Etat des pays voisins et même du leur propre. Il fallait se défendre quand on était faible, tenir de s'agrandir quand on était fort, et négocier des alliances quand on n'avait pas soi-même la force suffisante. Louis XI et Louis XIV passent pour de grands rois, parce qu'ils furent des diplomates consommés, des maîtres fourbes.

D'autre part, les gens d'église, forcés de lutter contre le pouvoir, ne le purent avec avantage qu'en opposant les armes de ruse et de persuasion aux armes de violence. Ils devinrent tôt maîtres en l'art de fourberie. Je me rappelle qu'en mon enfance, mes livres de classe, rédigés par de pieux abbés, proposaient à mon admiration Sixte Quint contrefaisant le mourant pour être élu pape, et, jetant ses béquilles en l'air, s'était nommé par le Sacré Collège. Il est dans l'histoire de l'Eglise de moins innocentes fourberies, mais on ne les raconte pas aux enfants.

Nos conservateurs d'aujourd'hui, aristocrates et cléricaux, sont les héritiers et les continuateurs des hommes d'Etat et d'Eglise du passé. N'ayant plus la force matérielle à leur service, à présent que le peuple est nominalement souverain, ils ne peuvent dominer que par la ruse et le mensonge. Enseignent-ils le plus grand respect pour le suffrage universel et cependant on les voit s'emparer de toutes les manières à force ouverte, ils terrorisent les consciences, par leurs ils ont usent leurs serviteurs, capitalistes, ils corrompent les électeurs.

Peut-on que l'exigence ? même à la Chambre, c'est toujours du fait de la droite et du centre qu'émanent les propositions d'action, que viennent les avertissements de scrutins qui nécessitent les longs et minutieux politiques.

Mais à quoi bon prouver l'évidence ? Des faussaires ont été si habiles à l'indignation publique au cours de la douloureuse affaire Dreyfus, qu'on fait les conservateurs ? Instinct ils se sont rués à la défense du faux et de la raute. Ils ont acclamé Esterhazy, souscrit pour Henry et fait Mercier sénateur.

Aujourd'hui, ils parlent de liberté d'association pour conserver aux congrégations un domaine tel que nulle association n'en possédera et n'en possédera jamais en France. Ils parlent de liberté de conscience, et s'ils étaient les maîtres, on les verrait opprimer quiconque ne s'inclinerait pas devant le prêtre. Ils parlent de liberté de l'enseignement, et par leur nombre, leur richesse et leur entente ils ont tué l'enseignement libre et constitué leur monopole en face de celui de l'Etat.

Eux pour la liberté de l'association ! Ecoutez donc ce qu'ils disent des syndicats ouvriers et de la franc-maçonnerie qui n'accumulent pourtant pas de richesses comme les moines avides et les nonnes exploiteuses d'enfants du Bon Pasteur.

Eux pour la liberté de conscience ! Ecoutez donc leurs cris de mort contre les juifs et les protestants, en attendant qu'ils s'en prennent aux indifférents.

Eux pour la liberté de l'enseignement ! Allez donc voir dans les pays où ils sont les maîtres à quel triste niveau est abaissée l'instruction publique.

Ils ont fait dans la séance du 15 juin ce qu'ils ont fait et feront toujours. Ils ont employé leurs armes de ruse, tendu leurs pièges et se sont contredits pour nous amener à nous contredire.

Et pour que des socialistes s'en soient émus, il faut qu'ils aient oublié ce que sont et furent toujours les réactionnaires, et ce que nous fûmes, sommes et serons toujours.

Eugène FOURNIÈRE.

M. CARDON ET "L'ÉCHO"

Le successeur de M. Raoul de Rotours au siège de député de la deuxième circonscription de Douai est parti, hier soir, de Lille pour Paris.

Interviewé sur le quai de la Gare, par un de nos amis quant à ses sentiments politiques, M. Cardon a répondu :

— « Ainsi que le *Réveil du Nord* l'a rapporté et que je l'ai déclaré à mon ami, M. Georges Robert, en dînant avec lui, à Douai, quelques jours avant mon élection, je soutiendrai de toutes mes forces, dans les circonstances actuelles, le cabinet Waldeck-Rousseau, mais je ne vous dissimule pas qu'à ce ministère, je préférerais un cabinet radical homogène, avec M. Bourgeois comme président du Conseil. »

Nous avons mis au défi l'*Echo du Nord* de produire un démenti de M. Cardon au sujet de ses déclarations à la Ligue républicaine d'Orchies.

L'*Echo* n'a pas relevé notre défi.

Nous sommes persuadé que M. Cardon ne démentira pas davantage, s'il en était sollicité, le langage que nous venons de rapporter et qui n'est pas précisément celui d'un « méliniste ! »

Ou après cela, l'*Echo* continue à se battre les flancs pour se démontrer à lui-même que M. Cardon est le fils de ses entrailles, c'est son affaire !

Mais il ne trompera personne. Ses alliés, eux, la *Dépêche* et la *Croix*, sont d'ailleurs édifiés et le parti réactionnaire, tout entier, l'est aussi. Il sait de lire ses organes officiels pour s'en convaincre.

Que veut donc l'*Echo* en « mélinisant » M. Cardon contre l'évidence même ?

Nous l'avons déjà dit : *paraître !*

Laissons-le à cette manie orgueilleuse et sénile. S'il en tire du ridicule, seul il le supportera !

G. S.-E.

Un frère d'armes

Nous avons le plaisir d'annoncer la prochaine publication du journal socialiste *le Travailleur*, qui paraîtra chaque samedi, à partir du 14 juillet prochain, sous la direction de la Fédération du Nord du Parti Ouvrier Français.

Le Comité Fédéral annonce cette publication aux sections du Parti dans les termes suivants :

Citoyens,

Nos adversaires profiteront sans doute de cette apparition pour déclarer qu'il y a division dans le Parti. Ils se tromperont étrangement.

En effet, le *Réveil du Nord* a accepté d'être le porte-parole officiel de la Fédération du Nord.

Aujourd'hui, qu'à la suite du Congrès de Paris, il existe un Comité central du Parti socialiste français, il préfère reprendre son indépendance.

Mais comme son appréciation de la politique du jour pourra ne pas concorder avec les décisions de nos Congrès, nous avons décidé d'avoir un organe officiel.

Camarades,

Nous allons au drapeau, et en avant pour l'émancipation de la classe ouvrière, pour le triomphe de la République démocratique et sociale.

Le Comité Fédéral.

Citons dans cet appel, nous devons à nos lecteurs socialistes en général et à nos camarades du Parti ouvrier français quelques explications complémentaires.

Théoriquement partisans, dès la première heure, de l'union et de l'unité socialistes, le *Réveil du Nord* et l'*Egalité de Roubaix-Tourcoing* ont accueilli avec joie la décision du Congrès de Paris qui réglementait les conditions dans lesquelles la Presse pourrait, à l'avenir, se réclamer pratiquement du Parti socialiste tout entier.

En conséquence, dès le mois de mars dernier, la Société du *Réveil du Nord* prenait une délibération décidant que ses journaux seraient des organes d'union socialiste et dépendraient uniquement du Comité général du Parti socialiste français.

La même délibération indiquait par quels moyens la cause de l'unité socialiste devait être défendue par la rédaction. Voici le passage qui concerne cette indication :

« En ce qui concerne la politique générale du *Réveil* et de l'*Egalité*, la rédaction devra s'inspirer avant tout des décisions du Congrès de Paris et devra poursuivre la réalisation sincère de l'union acclamée par le congrès comme préface à l'unité.

« Il devra, en conséquence, ouvrir ses colonnes, aux appréciations diverses des socialistes sur la tactique et sur la méthode, s'efforçant ainsi de servir la cause de l'unité, non par le silence sur la pensée des uns et la publication de la pensée des autres, mais par la grande lumière de la discussion loyale entre tous, seule susceptible d'éclaircir les consciences et d'effacer les divisions artificielles actuelles.

— Telle est la façon très large dont la direction de nos journaux a fixé le rôle de la rédaction. Cette délibération est conforme en tous points à la décision du Congrès de Paris qui, en une pensée de confiance dans le bon sens du prolétariat, a permis toutes les discussions dans la presse sur la doctrine et sur la méthode.

En vertu de cette délibération le *Réveil* et l'*Egalité* se firent un devoir de faire connaître à leurs lecteurs toute la pensée socialiste, sans se préoccuper de l'organisation particulière à laquelle appartiendrait le penseur ou l'écrivain.

Le Comité fédéral du Parti Ouvrier Français de la région du Nord a jugé utile, dans ces conditions, d'avoir un organe officiel. C'est de là que renaît le *Travailleur*.

Dans notre nouveau confrère, les socialistes du Nord trouveront la pensée du Parti Ouvrier Français.

Par le *Réveil* et par l'*Egalité*, ils auront avec la pensée du Parti ouvrier, celle du socialisme français tout entier, dont les principaux leaders nous ont assuré leur collaboration.

De cette loyale et courtoise lutte des idées sortira — nous l'espérons fermement — l'unité de conception, préface indispensable et seule base solide de l'unité d'organisation dans le pays tout entier.

Car c'est l'unité, car c'est l'union que nous entendons énergiquement servir, et c'est avec raison qu'en annonçant le *Travailleur*, la Fédération du Nord s'élève par avance contre toute accusation de discorde et de division.

La même assemblée qui a décidé de mettre nos journaux au service de tout le parti socialiste français a voté, en outre l'ordre du jour suivant :

« *L'assemblée compte sur le Comité de direction politique du Réveil et de l'Egalité pour tenir le plus grand compte, dans l'esprit de la présente délibération, des intentions et des décisions du Comité Fédéral du Parti ouvrier français de la Région du Nord, à qui est dû le développement socialiste dans cette région.* »

Nos camarades du Parti Ouvrier français, les sections de ce Parti, le Comité Fédéral peuvent donc compter sur le *Réveil* et sur l'*Egalité*, aujourd'hui comme hier, pour la propagande, pour la bataille et pour la victoire : nous conseillons à tous les socialistes de lire et de propager le *Travailleur*, comme ils lisent et propagent le *Réveil* et l'*Egalité*.

Il ne saurait y avoir entre ces trois organes, ni division, ni rivalité ; il ne peut exister qu'une noble émulation au service de l'émancipation de la classe ouvrière et du triomphe de la République démocratique et sociale.

Ombres chinoises

Entre les événements qui se déroulent actuellement en Chine et les humbles mortels que nous sommes, il y a un écran.

C'est à un spectacle d'ombres que nous assistons. Le drame qui se joue ne nous montre que des silhouettes aux gestes parfois et, de loin, nous n'entendons pas le bruit des voix, ni celui des armes. Les nouvelles qui nous parviennent sont incertaines et souvent contradictoires.

Pourtant, dans le mystère, dans un demi-jour inquiétant, se préparent peut-être des destinées inconnues de l'Europe. Que sortira-t-il de ce travail obscur qui s'accomplit au fond du gouffre d'Etcihli ? Bien fin qui pourrait, à cette heure, le prophétiser.

Mais si le jeu des devinettes est plus puéril encore en matière diplomatique qu'autour de la table familiale, il n'en est pas de même de la préoccupation du lendemain. Ce qu'il audra faire est essentiellement du domaine de la politique gouvernementale, puisque prévoir, c'est gouverner.

Jusqu'à présent, il y a eu accord entre les diverses puissances qui opèrent en Chine. Cet accord n'a pas été, toutefois, parfait, puisque les Etats-Unis se sont tenus à l'écart, mais il a été suffisant, commandé par un péril commun, qui atteignait également toutes les nations représentées.

Il fallait faire masse contre les assaillants, d'autant plus que les forces étrangères n'étaient pas assez considérables pour les éparpiller.

Mais déjà ont percé les sentiments individuels de plusieurs. Les intérêts inégaux, logiquement, commandent un effort proportionnel et, plus tard, une indemnité différente.

Quelles que soient les objurgations de la presse et de la tribune, il serait naïf de supposer que le Japon, par exemple, tirera les marrons du feu et se contentera de les remettre à l'Angleterre ou à l'Allemagne. La Russie ne pourra pas davantage contempler du parterre ce que l'on fera de la Chine qui, sur une étendue immense de frontière, est sa voisine. Il en est de même de la France.

Comme l'écrivait dernièrement notre rédacteur en chef, le citoyen Sauve-Evansy, « ceux qui auront contribué à tuer l'ennemi prétendront à la meilleure part de ses dépouilles. »

C'est pourquoi les ombres chinoises qui s'agitent actuellement sur un vaste écran ne font pas rire et donnent beaucoup d'inquiétudes dans ce qu'on appelle les sphères de la politique.

CHRONIQUE

Les Processions

Après les manifestations de Roubaix, relatées tout au long dans ce journal ; après la discussion qui vient d'avoir lieu au Conseil municipal de Lens et qui aboutit, comme on le sait, à un vote tendant à la suppression des carnavalesques cortèges religieux ; après les assomblées cléricales de Soissons, qui ont eu pour effet d'interdire dans cette ville les manifestations tapageuses de la bande noire ; après les incidents de Nice et de Lisieux, la question des processions est tout à fait d'actualité et à l'ordre du jour.

Parlons donc des processions, puisque, par leurs maladresses, leur sottise fatuité et leur fanatisme, les processionnards nous y obligent.

***

Vous dites, messieurs les prêtres, que nous sommes des païens, parce que nous voulons croire suivant notre conscience, parce que c'est dans le fond de notre cœur, dans le secret de notre intelligence, que nous bâtissons notre temple spirituel et que nous nous inspirons par la pensée devant tout ce qui est grand, beau, vrai, juste.

Païens ! parce que d'aspirations libres et noblement fières, nous refusons de courber nos têtes sous l'estampille du baptême, comme les moutons que l'on marque au crayon rouge afin que nul n'ignore le troupeau auquel ils appartiennent.

Païens ! parce que notre morale à l'envergure large et puissante, prétend s'élever par elle-même dans des sphères plus humainement idéales et qu'elle rejette au loin l'enfant liége dogmatique d'une religion étroite qui endoutrit et obstrue son vol.

Peut-être il y a dix-neuf cents ans, lorsque Jésus de Nazareth fit tout à coup éclore, au milieu des peuplades idolâtres, une doctrine religieuse ultra-terrestre dont l'envolée immatérielle entraînait ses premiers adeptes loin des vérités et des idoles qui encombraient les temples sanctuaires, peut-être ces, inépuisées de la chrétienté, eurent-ils quelque droit de mépriser les peuples païens et leurs idoles.

Mais, depuis dix-neuf siècles, la philosophie du Christ a évolué, sous les retouches hardies, sous les estompages naïvement grotesques que lui a fait subir le clergé romain, elle a perdu son caractère primitif. Elle est devenue idolâtre à son tour.

Un fétichisme nouveau, aussi encombrant que le paganisme ancien, a fait son apparition : les églises se sont remplies de bonshommes et de statues dont les plâtres représentent des saints et des saintes à l'infini.

Toutes les effigies divines possibles et impossibles sont représentées par des images, coloriées qui garnissent les livres de prières des bigottes et les murs des couvents.

Les allumettes, des religieuses, des scapulaires sont vendus à foison et forment la base d'un commerce très lucratif ; l'art même en peinture, comme en sculpture, comme en ciselure s'est mis de la partie pour matérialiser la religion chrétienne et en faire cette parodie immense qui a nom *Rédemption*.

Les processions qui, anciennement, étaient le reflet des pagodes et des cadédrales par exemple, il y avait des processions solennelles où les femmes les plus considérables de la ville portaient la statue de Diane, les processions d'isis, sont également pour le fétichisme catholique un prétexte à l'étalage public de tout ce que les cultes ont de plus ridicule et de pompes religieuses. Diane est remplacée par la Vierge : voilà la seule différence.

Au moyen-âge, les processions revêtaient un caractère lugubre pour mieux terroriser les esprits crédules, mais aujourd'hui, elles se font coquettes, pimpantes pour mieux plaire aux esprits mondains.

Le prêtre, ce caméléon séculaire, ce metteur en scène de premier ordre, s'efforce de moderniser la religion afin de la mieux que le progrès tend à en vieillir les atours. Les cierges funéraires ont remplacé les chants sépulcraux d'antan ; les cagoules sinistres ont disparu pour faire place à de longues théories de jeunes filles nymphées de mousseline blanche immaculée et à des bébés aux cheveux bouclés tout mignons dans leur gaîté sérieuse.

Au-dessus de leurs têtes flottent des rubans aux couleurs éclatantes ; leurs mains sont pleines de ces fleurs raides et empesées dans leur feuillage doré, floraison artificielle dont les bonnes sœurs, dépourvues de tout sens artistique, semblent avoir le monopole.

Jeunes filles et enfants défilent lentement car, dans cette gamme burlesque, c'est eux qui donnent la note attendrissante que le clergé ménage habilement. Puis viennent les bannières qui flamboyent, les chasses qui miroitent au soleil, les statues indécises de forme mais recouvertes de dentelles et de pierres précieuses, tout cela flanqué, escorté par des hommes qui portent des flambeaux allumés en plein jour et qui ont tous un air de famille... sur lequel je n'insisterai pas.

Pour les esprits libres de préjugés et qui observent froidement, ces cortèges forment un amalgame étrange, insensé et comique. On y trouve des réminiscences des temps anciens, moyen-âgeux et modernes.

C'est à la fois carnavalesque et sérieux, mystique et matériel, grossier et divin mais ces sortes de cérémonie portent dans leur ensemble le sceau d'une idolâtrie décourante, d'un fétichisme atrophiant pour les foules inconscientes qui s'imprègnent de ce spectacle au point d'en être enlevées et affolées.

C'est peut-être cela « le langage des faits, la leçon des choses, l'enseignement qui frappe les sens et monte par la sensibilité et l'imagination jusqu'au sommet de l'âme du peuple » dont parlait l'abbé Garnier dernièrement.

Loin des théories purement intellectuelles qui ne peuvent convenir qu'aux esprits très cultivés, n'est-ce pas.

C'est sans doute par les processions, par les pèlerinages à Rome, à Lourdes et à leurs succursales que le peuple s'identifiera jusqu'à « cette force divine qui doit le tirer de sa dégradation native. »

Oh ! rhétoriciens habiles, casuistes hypocrites, le soleil s'est déjà levé et couché des milliers de fois à l'horizon depuis que vous vous êtes emparé de l'âme des nations et cependant l'histoire entière nous prouve qu'au lieu de la tirer de sa « dégradation native » vous l'avez toujours poussée plus avant dans le gouffre de l'abrutissement et cela pour le plus grand bien de votre église et des puissants que vous soutenez.

Arrière maintenant ! si dix-neuf siècles ne vous ont pas suffi, il est impertinent de vouloir encore reculer l'échéance émancipatrice qu'on était en droit d'attendre de vos enseignements prétendument efficaces.

Place à d'autres, place au socialisme libérateur des foules opprimées sous le joug clérical et capitaliste.

C.-H.-D.

Echos & Nouvelles

Le gouvernement vient de faire saisir le couvent des religieuses annonciades à Villeneuve-sur-Lot, qui non refuse jusqu'à présent de payer les impôts.

Il lui a mettre en vente le monastère et nous apprenons que le conseil municipal de cette ville l'a mis à vendre acquéreur pour y installer une batallion d'infanterie.

Un couvent remplacé par une caserne, c'est Kif-kif bourico, dirait Brachers d'Irugo.

— o —

Les Anglais viennent de construire un canon formidable, tout ce qu'on a fait jusqu'ici de plus formidable comme canon

Il pèse 800 kilogrammes, et le projectile, qui traverse une plaque d'acier de 20 centimètres d'épaisseur aussi facilement qu'il traverserait une plaque en beurre, pèse 6 kilogrammes.

Mais sa principale qualité est d'être automatique et de pouvoir tirer aussi vite qu'il est possible aux servants d'introduire le projectile, le recul de la pièce est utilisé pour ouvrir la culasse, extraire les douilles, introduire la nouvelle charge et refermer la culasse.

Il y a encore de beaux jours pour les bouchers d'hommes.

— o —

D'une statistique publiée tout dernièrement par la commission parlementaire anglaise, il ressort que ce sont les Bavarois qui absorbent actuellement le plus de bière : 145 litres par an et par tête après avoir été longtemps dépassés par les Hollandais dont la consommation part tête atteint plus que 50 litres, ce qui n'est d'ailleurs pas mal.

La consommation anglaise de la bière augmente chaque année. L'Angleterre absorbe en effet 115 litres par an au lieu de 100 il y a dix ans.

Les Belges se maintiennent toujours à 200 litres chacun, ce qui prouve que Gambrinus n'est pas prêt de rendre son sceptre.

***

NOUVELLES A LA MAIN

— Jamais je n'ai tant ri ou entre... à Paris, de ce qu'il ne parl pas le français.

Et le retinol, d'un air profond

— Ce sont généralement les étrangers !

— o —

Jour de marché.

— C'est égal, père Biju, vous avez tort de griser vos acheteurs tant que ça.

— Pourquoi ? Ils sont bien plus faciles à rouler lorsqu'ils sont « ronds ».

FEUILLETON DU 2 JUILLET. — N° 8

MONSEIGNEUR

PAR

Paul SAUNIÈRE

PROLOGUE

— Il faut aller prévenir M. le lieutenant de police, dit un des voisins.

— Et sur-le-champ ! cria tout le monde à la fois.

Hartmann ne s'en souciait pas. Cette affaire allait causer un grand scandale. Mme de Libessac en serait instruite. C'en était fait de sa sinécure !

Ah ! combien il regrettait maintenant d'avoir accepté ce stupide marché. Il était trop tard. Bon gré, mal gré, il fut bien obligé de se ranger à l'avis général et de se rendre chez le lieutenant de police.

Justine attendit dans sa loge le retour de son mari, entourée de trois ou quatre commères, auxquelles elle raconta ce qui s'était passé.

A peine pouvait-on la croire. Comment ! Un abbé !

Les suppositions les plus étranges allaient leur train, quand le lieutenant de police arriva au bout d'une heure, accompagné d'un procureur au Châtelet et escorté d'une douzaine d'agents.

Après avoir visité les appartements, il s'installa dans une pièce du rez-de-chaussée, reçut les dépositions d'Hartmann et de Justine, les leur fit signer, et prit le signalement exact de l'abbé.

Cela fait, il remonta au premier avec le procureur et les agents pour se livrer aux constatations judiciaires.

Devant le cadavre du duc, il trouva le papier que l'abbé y avait placé. A côté de lui, à portée de la main droite, il ramassa un poignard encore teint de sang.

Cet homme s'est tué, dit-il. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

Il allait passer dans la chambre voisine, lorsqu'à l'angle de la porte il vit sur le mur l'empreinte d'une main ensanglantée.

Revenant vivement sur ses pas, il se rapprocha du cadavre, dont il examina attentivement les deux mains. Elles ne portaient la trace d'aucune blessure.

Promenant autour de lui un regard scrutateur, il retrouva sur les murs et sur les meubles cinq autres empreintes semblables à la première.

— Non, reprit-il aussitôt. Cet homme ne s'est pas tué, il a été assassiné ; il a lutté avec l'assassin et l'a blessé à la main droite.

Cette première certitude acquise, il pénétra dans la chambre.

Ici tout était en ordre parfait.

Le corps de la jeune femme ne présentait aucune lésion apparente. Donc ce n'était pas elle non plus qui avait laissé sur les murs l'empreinte de sa main ensanglantée. La figure était blanche, les traits calmes et purs ; donc elle n'avait pas été étranglée.

De quoi était-elle morte ?

— Que l'on fasse venir un médecin, ordonna le lieutenant de police. Y en a-t-il un près d'ici ?

— A deux pas, monseigneur, répondit un des voisins.

— Bien. Qu'il vienne sur-le-champ !

On alla chercher le médecin. Il arriva bientôt après, très étonné de ce qu'on lui avait appris. C'était le même qui avait accouché la jeune femme.

Il le déclara publiquement, donna pour la troisième fois les signalements de Bazile et de son maître, mais affirma sous serment qu'il ne connaissait pas plus le nom de la jeune femme que celui de l'abbé qui l'avait fait appeler ; et qu'il n'avait pas vu le gentilhomme dont on lui montrait le cadavre.

Tous ces renseignements ne prouvaient pas grand'chose et ne jetaient aucune lumière sur le crime qui avait été commis.

Ce fut bien pis encore, quand arriva un nouveau personnage, qui portait l'uniforme des gardes-françaises, et qui déclara qu'il avait à donner quelques détails touchant la ténébreuse affaire dont on s'occupait.

Avant de se présenter au lieutenant de police, le brigadier Papillon avait vu Justine, qui lui avait expliqué en peu de mots pourquoi elle ne s'était pas trouvée au rendez-vous.

Le brigadier, pour ne pas compromettre la jeune femme, modifia donc légèrement la vérité quant à la façon dont il s'était introduit dans le jardin.

Il raconta qu'il était venu faire visite à Hartmann, qu'il avait vainement frappé à la porte pendant un quart d'heure et que, ne comprenant rien à ce silence, il s'était décidé à escalader le mur du jardin pour s'assurer qu'il n'était pas arrivé malheur à ses amis.

A partir de là, il exposa les faits tels qu'ils s'étaient passés réellement.

Cette déclaration confirmait celle du docteur. L'accouchement avait bien eu lieu.

Donc, selon toute probabilité, l'assassin du gentilhomme, de la mère, de l'enfant, était ce jeune abbé dont on retrouvait le signalement dans toutes les bouches.

Mais comment reconstituer ce drame terrible, tel qu'il avait eu lieu ?

Le docteur, après avoir examiné le cadavre du gentilhomme et sondé la blessure, affirmait bien que le duc ne s'était pas tué ; mais par qui avait-il été tué ? Dans quelles circonstances ?

De même, le docteur affirmait encore que la jeune femme était morte subitement, non pas violemment, mais par une cause fortuite, une frayeur, un saisissement peut-être... disait-il.

C'était bien vague. Quel événement avait déterminé cette mort ?

Ah ! si l'on avait trouvé le moindre papier qui constatât l'identité des deux victimes, il aurait été bien facile de remonter jusqu'à l'assassin en vertu de l'axiome : « Cherche à qui profite ce crime ». Mais on ne trouvait rien !

Les marques qui étaient brodées sur le linge des victimes n'étaient pas un indice suffisant.

Ce qui résultait de plus clair de l'ensemble des dépositions, c'est que l'enfant de la jeune femme avait miraculeusement échappé à la mort.

Alors, le lieutenant de police demanda au brigadier ce qu'il en avait fait.

— Mon Dieu..., fit Papillon, j'en étais très embarrassé, monseigneur. Un soldat... vous savez... ça n'a pas l'habitude de la marmaille. Un moment, j'ai été sur le point de rentrer avec lui dans cet hôtel ; mais j'ai réfléchi que ce serait le vouer une seconde fois à la mort ; j'ai reculé. D'ailleurs, le pauvre petit être criait de toutes ses forces. Il avait faim probablement.

Que faire ? Je me suis heureusement souvenu que la cantinière de notre régiment avait donné le jour, la semaine précédente, à un petit garde-française.

Ma foi ! je n'ai plus hésité. J'ai couru bien vite à la caserne, j'ai remis l'enfant à la cantinière qui lui a donné à téter.

Hier, j'ai raconté la chose à tous mes camarades. Nos officiers l'ont apprise. Ils ont versé entre les mains de la cantinière une somme rondelette pour qu'elle continuât à se charger de l'enfant, et ont promis de lui venir en aide à mesure qu'il grandirait ; de sorte que, ce matin, le petit abandonné a été officiellement adopté par tout le régiment.

— Ce que vous avez fait là est très-bien, brigadier, dit le lieutenant de police. Je vous promets de le consigner dans mon rapport.

Papillon rougit comme une jeune fille, balbutia quelques paroles inintelligibles et finit par saluer militairement.

Dans l'enquête qui se poursuivit, tout ce qui se rattachait à cette mystérieuse affaire fut minutieusement relaté, depuis le signalement des victimes jusqu'à celui de l'assassin présumé et de son laquais.

Malheureusement ce fut tout ce que l'instruction put recueillir. La police n'était pas organisée en ce temps-là comme elle l'est aujourd'hui. Elle n'avait pas ces cent mille yeux d'Argus, toujours ouverts dont elle use à présent. Les chemins de fer et les télégraphes ne lui prêtaient pas leur inappréciable concours.

Elle demeura impuissante.

Cependant elle avait fini par retrouver la piste du jeune abbé.

Dans la soirée du 28 mai, vers dix heures, il s'était présenté à la poste, avait pris deux chevaux, un pour lui, l'autre pour son domestique, et était parti sur la route d'Etampes.

Il avait donc quarante heures d'avance sur les agents qu'on aurait lancés à sa poursuite. Et il avait dû mettre le temps à profit !

On ne songea même pas à le poursuivre.

En effet l'abbé, après avoir quitté l'hôtel de Libessac, avait donné l'ordre à Bazile, au moment où ils traversaient le Pont-Royal, de jeter dans la Seine le panier dont il était porteur ; puis, sans rentrer chez lui, il s'était rendu directement à la poste aux chevaux et avait quitté Paris en toute hâte.

A l'instant où Hartmann et Justine venaient reprendre possession de l'hôtel, Savournin était à Orléans, qu'il avait gagné d'une seule traite.

Là il se reposa pendant deux jours, acheta du linge, des habits, pour lui et pour son laquais, et se remit en route.

Changeant brusquement de direction, il obliqua sur la gauche avec la pensée d'atteindre Lyon et d'y séjourner quelque temps.

Pendant les premiers jours de ce long voyage, il avait été sombre et taciturne. Bazile, lui-même, n'avait plus cette inaltérable sérénité d'autrefois. Des nuages passagers obscurcissaient son front. En chemin, il se retournait parfois pour interroger la route d'un œil inquiet.

Pas un mot n'avait pourtant été échangé entre le maître et le valet au sujet des événements qui avaient précédé et certainement motivé leur départ précipité